



LA CHAIRE

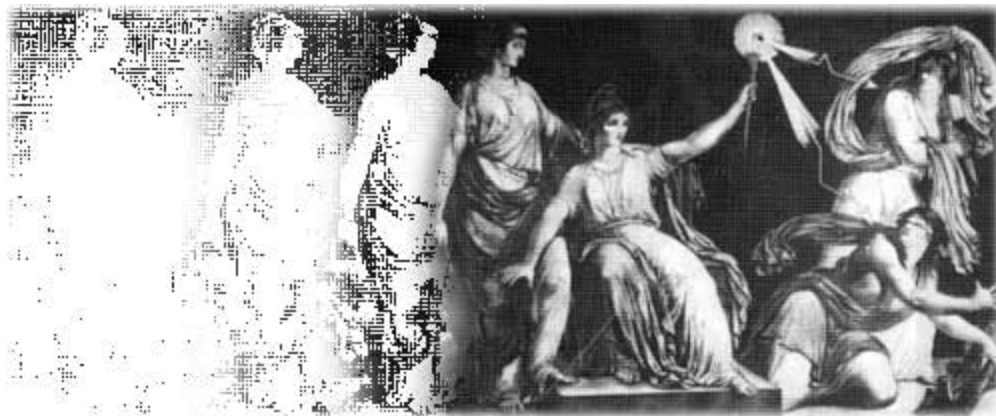
PROGRAMMES

PRIX  
JEAN-JACQUES  
ROUSSEAU

SÉMINAIRE  
VIRTUEL

LIENS

FORUM



## La révolution est-elle encore une idée neuve ? par Josiane Boulad-Ayoub

*Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps...* Sidéjà pour Rousseau le passage d'une multitude à un corps politique était subordonné à l'apparition miraculeuse du Grand Législateur, la question aujourd'hui, dans nos sociétés démocratiques et pluralistes dont l'unité politique se fragmente et se disloque au gré des volontés particulières, ne serait-elle pas d'inventer ou de retrouver une nouvelle fiction politique unificatrice ? Quoi de mieux alors que de recourir à la Révolution, à la fois comme légende et comme vecteur historique princeps des mutations nécessaires ? L'idée de Révolution ne demeure-t-elle pas, depuis 1789, la seule promesse d'ouverture de l'Histoire ?

Pourquoi la révolution, dira-t-on ? Comment, ou plutôt, en quoi, l'idée de Révolution, a-t-elle encore un sens moteur pour l'ère post-moderne ? Demeure-t-elle une idée neuve comme, à l'époque, le disait du bonheur Saint-Just ? La situation idéologique et politique en ces temps où les pays arabes secouent les vieilles dictatures et se réclament fièrement d'avoir réinventé la Révolution, permet-elle à un projet révolutionnaire d'opérer aujourd'hui comme « accoucheur de l'histoire », de la même manière qu'il a rythmé la construction moderne du politique depuis sa première transformation dans la Déclaration de 1789 ? Ne faut-il pas en sus compter, dans nos vieilles sociétés occidentales, avec cette *incertaine certitude des appartenances*, qu'évoquait déjà Hegel mais qui est devenue la marque la plus vive peut-être de la dialectique de l'individu et du citoyen post-moderne.

Autant de questions, autant de pistes que je m'appête à explorer avec vous, ce soir. Je les regroupe pour en débattre sous les deux chefs principaux qui scandent les moments selon lequel se déploie le temps révolutionnaire: 1) le temps du constat socio-symbolique, 2) le temps de l'espoir pragmatique. Je conclus en me demandant si à temps post-moderne ne correspond pas tout bonnement révolution post-moderne. J'accompagne mon analyse de commentaires et d'exemples tirées de mon expérience quotidienne à l'Alexandrie post-révolutionnaire, cet été.

J'étais impatiente de m'y rendre, pour interroger, bien sûr, les gens, spectateurs ou acteurs des événements, mais surtout pour tenter de comprendre par moi-même les ressemblances et les différences de cette Révolution, nouveau genre,

fort amusant pour moi, versée dans la Révolution française : une révolution sans leader, sans orateurs, dont les revendications imprécises se résument à réclamer en général la liberté et à mettre dehors le chef ; une révolution non organisée, et de façon surprenante, familiale, dans ce sens que les occupants de la place Tahrir, par exemple, venaient y camper en famille, femmes, enfants, cousins, voisins... une révolution sans changement de mœurs ou de comportements, une révolution sans ambition de « former un nouveau peuple »...Et pourtant, tous, nommaient, dès le début, « révolution », leurs manifestations, leur révolte, leur rébellion, comme on voudra, et prenaient les poses, les slogans et les actions symboliques et physiques qui traduisent universellement cet état de choses.

## 1. Au principe du processus révolutionnaire

Marx, critique de Hegel, fasciné par la Révolution française, a bien achevé de fondre dans le cadre de sa science de l'histoire le politique dans le social et montré la nécessité de la Révolution dans l'Histoire. Qu'est-ce à dire ? Et que signifie au juste le terme de Révolution ? Fixons-en rapidement le sens.

Le mot Révolution est employé dans des contextes variés où l'on passe d'un sens descriptif à un sens sociologique et moral et à un sens politique.

— Le sens descriptif renvoie à la terminologie copernicienne et désigne un changement ou un mouvement naturel se reproduisant de façon cyclique.

— Le sens sociologique et moral est celui qui nous intéresse. Il renvoie aux bouleversements des idées, des mœurs, des esprits. Ce sont les changements de fortune qui modifient les rapports humains, les révolutions dans les mœurs apportées par le progrès des connaissances, les changements inévitables apportés par le cours du temps.

— Le sens politique apparaît clairement lié au sens sociologique et moral (les mœurs).

Par exemple, à la fin du *Discours sur l'origine de l'inégalité* Rousseau montre comment les progrès de l'inégalité entraînent les institutions politiques : l'établissement de la Loi et du Droit de propriété, puis l'institution de la Magistrature, enfin le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire. En définitive, le concept politique de révolution recouvre celui de crise politique, de passage d'un gouvernement à un autre sans qu'il y ait nécessairement destruction de tout ce qui existe mais, en revanche, passage qui s'accompagne du déclenchement impératif d'un renouveau, d'une « régénération » dans les mœurs et les comportements.

C'est ainsi que, de 1789 à 1917, les deux grandes Révolutions ont délimité notre modernité, la force du processus révolutionnaire tenant essentiellement à la combinaison réussie de deux mouvements à l'inverse l'un de l'autre mais qui se complètent réciproquement. Aussi peut-on placer, à leur fondement historique, l'interaction mutuelle dans le discours social commun de deux principes interdépendants, que je pense encore pertinents, même pour la post-modernité :

— 1) un principe (statique) de distinction qui renvoie, sur la scène collective, à un constat socio-symbolique de la part des acteurs sociaux, exigeant pour se concrétiser le renouveau, sinon la refonte complète des institutions et, j'insiste, des comportements [1](#) ; et,

— 2) un principe (dynamique) de fusion poétique qui s'identifie, sur la scène individuelle (l'homme), à un espoir pragmatique orientant l'action concrète du citoyen et le mobilisant au nom de la nation ou de l'amour de la patrie.

Le processus révolutionnaire s'enroule à même la spirale de la réalité collective. Dans un premier moment, moment-limite à cet état de crise toujours précurseur des grandes fractures historiques, il s'agit pour les agents qui la vivent moins comme acteurs que comme « sujets épars », de se reconnaître comme acteurs sociaux, comme citoyens en même temps que de reconnaître pour tel le débouché socio-symbolique inévitable de la crise : le hiatus historique venant séparer dans la quasi instantanéité d'un coup de tonnerre, le temps de l'avant et le temps de maintenant [2](#). Ne raconte-t-on pas qu'au moment de la prise de la Bastille, La Rochefoucauld-Liancourt répondait à Louis XVI qui lui demandait si c'était une

émeute : « Non, sire, c'est une révolution »<sup>3</sup>.

C'est alors que commence, à proprement parler la Révolution, dans l'espérance qui suit le constat des changements socio-symboliques, lorsque les hommes doivent travailler activement et énergiquement à les actualiser rapidement dans les appareils de l'État et les institutions sociales et culturelles, au premier chef, la Constitution<sup>4</sup>. C'est alors qu'on peut juger, a posteriori, s'il s'agit bel et bien d'une Révolution, de son succès, de son échec, mesurés à l'aune des changements législatifs, culturels, organisationnels.

L'efficacité de la Révolution passe par ces types de constat, de représentations, suivis aussi tôt que possible de cette reconstruction-espérance qui se mesure aux conséquences concrètes à en tirer, davantage, peut-être, que par la violence, la terreur, la dictature, même par le libéralisme insidieusement tranquille ou l'humanisme béat. Mais c'est à la condition pour les États et pour le peuple de savoir prendre acte ensemble du bouleversement radical intervenu et de le dépasser. « *Pour que la loi du progrès existât, rappelait Baudelaire, il faudrait que chacun voulût la créer* ».

## 2. Un constat socio-symbolique

Le principe à la base de ce premier moment est celui de la prise de conscience d'une distinction, conscience d'abord idéologique qui doit au plus vite s'organiser politiquement pour que celle-ci envahisse la vie sociale la plus large possible : le fait (la Révolution) est irréductible au concept qui, quelquefois, l'intuitionne ou le pressent de quelque manière, mais qui, le plus souvent, le subsume *a posteriori*, pour l'établir comme fait. Pensons à la célèbre phrase de Rousseau, encore qu'elle ait suscité nombre d'interprétations : « nous approchons du siècle des révolutions ... ».

Il s'agit, en somme, pour les chefs politiques, même intérimaires, de donner aux citoyens les moyens concrets pour distinguer deux ordres de réalité sociale bien que ceux-ci soient solidaires l'un de l'autre : l'action (politique) et la représentation (idéologique). Au moment de la Révolution française, par exemple, la coupure entre la vie-avant et la vie-maintenant, le changement qu'elle entraîne entre le passé et le présent, porteur du futur social, apparaît à la fois comme instantané, imprévisible et radical. Témoin Robespierre qui déclare : « La théorie révolutionnaire est aussi neuve que la Révolution qui l'a amenée, ce n'est pas dans les livres que nous la trouverons... ». Et aujourd'hui, ne pouvons-nous pas dire que si le discours actuel est aussi hétérogène, s'il ne se satisfait que d'annoncer une coupure avec l'ordre ancien, un recours multiplié aux moyens technologiques et informatiques permettant de faire fleurir les réseaux sociaux, c'est qu'il est, d'une certaine façon, encore à la porte.

Le seuil qu'il faudrait symboliquement franchir pour être capable de théoriser la nouveauté sociale post-révolutionnaire, et rendre tout son tranchant à l'idée de Révolution, l'affûter, ne se trouve pas dans les livres mais bien dans des actions et des comportements de dérive, d'écart, de bouleversement, bref, de différenciation par rapport aux rythmes et aux comportements anciens de telle ou telle société donnée. Par exemple, pour les sociétés arabes actuelles, l'égalité vestimentaire entre femmes et hommes, prélude à l'égalité démocratique, une laïcité sans équivoques abolissant les hauts-parleurs relayant l'appel à la prière en même temps que la dispense d'impôts qui accompagne leur installation, de l'ordre dans la circulation, le respect du code de la route, surtout une auto-discipline, marque la plus éclatante de citoyens libres, qui diffère de la soumission servile à des règlements qu'on ne s'est pas donnés<sup>5</sup>.

L'émergence de faits sociaux nouveaux, concrets, sensibles, permet de différencier le temps actuel vécu au quotidien, de le marquer comme autant de points de non retour, de le transformer en donnée historique contemporaine.

L'exemple le plus éclatant en Orient car le plus réussi est le modèle de la révolution d'Ataturk, qui impose, du jour au lendemain, sous peine de sanctions, le port du chapeau, l'exclusion du voile et du tarbouche, le calendrier occidental, j'en passe, et plus encore, la romanisation de l'écriture turque qui chasse hors de

l'espace civil et politique, l'écriture islamique, la langue du Coran, permettant aux Turcs de se libérer des carcans du passé immuable qui semblaient si intangibles. L'urgence de faire rase du passé, de mettre en place un temps et un espace nouveaux, aide, comme on le désirait, comme on le souhaitait pendant la Révolution française, « à former un nouveau peuple », et, en même temps, à régénérer la nation.

Ces mouvements d'écarts concertés, inclinent les individus et les citoyens, à travers les rapports sociaux dont ils sont porteurs, au dépassement par saturation du premier instant de la révolution, pour s'engager dans le recueil de ses fruits positifs, autrement dit dans la post-révolution et l'espérance d'une réorientation de l'Histoire.

### **3. Un espoir pragmatique**

Cependant, le processus révolutionnaire se déclenche à la faveur d'une autre sorte d'irruption, toute aussi nécessaire, laquelle n'empêchera pas pour autant la spirale de la réalité sociale de se dérouler de la même manière aléatoire. L'irruption, à cadence révolutionnaire, se jouant, en contrepoint du discours social commun, sur la scène psychologique et individuelle, est à la source du second principe que nous évoquons tout à l'heure, principe dynamique de synthèse, ou mieux principe de fusion, sous l'horizon non plus de la figure du chef, président, monarque, tyran, dictateur, mais de la nation, ou de l'amour de la patrie<sup>6</sup>.

L'individu qui, abandonnant son état de sujet séparé dans lequel il vit *nolens volens* l'état précurseur de crise, se veut acteur sur le théâtre collectif en passe de révolution et faire que son histoire rejoigne coup pour coup, côté cour ou côté jardin, l'action de ses concitoyens, se doit d'entamer une révolution, intérieure, celle-ci, pour ainsi dire, ou plus exactement unitaire-identitaire : tramer ensemble arrière-scène et avant-scène.

Le révolutionnaire doit devenir un, à la fois individu et citoyen; non pas qu'il soit l'homme ou la femme d'une seule idée, d'un seul livre ou d'une seule action mais bien au sens où ils et elles tendent à être l'opérateur conscient et déterminé d'une synthèse créatrice, les sujets-agents d'une fusion dynamique. Mobilisant par cette fusion toutes les activités qui composent son être, les orientant au gré de l'action opportune qu'il saisira, le révolutionnaire répercutera l'être-ensemble, le vivre-ensemble, sur tous les registres de la vie collective : l'imaginaire, le symbolique et l'idéal. C'est ainsi que par et dans les activités révolutionnaires la passion s'unira au discours pour que se relie action et représentation, que se ressoudent fictions et histoire, que se confondent être et devoir-être social<sup>7</sup>.

### **4. De la révolution comme idée neuve**

La révolution post-moderne a peut-être tout bonnement commencé : l'état de crise qui s'est vécu depuis la chute du Mur de Berlin et qui a atteint son acmé quand a implosé l'empire soviétique, a incliné les sociétés vers ce qu'on peut bien apercevoir comme les débuts d'un nouveau processus révolutionnaire : le capitalisme l'a emporté, le Thermidor russe a eu les effets que l'on connaît, la Chine s'est convertie au commerce mondial, enfin le droit international a étendu un peu partout son influence pendant que les valeurs démocratiques et l'éradication de la violence sont posées, au moins, dans le forum de l'ONU, comme des objectifs à atteindre.

Si la révolution a fait indéniablement peau neuve, les temps post-modernes qu'elle semble inaugurer, se vivent en fait dans cette *incertaine certitude des appartenances* à laquelle nous devrions faire correspondre tout ce qui alimente aujourd'hui, sous le double principe de la distinction-fusion, les premiers moments du processus révolutionnaire traditionnel.

Nous voici (y compris les gens d'Égypte que j'ai observés) comme au début de toutes les Révolutions : les personnes hésitant devant le futur qui s'ouvre, constatant l'irréversibilité du retour à l'ancien régime (la situation socio-symbolique de non retour), sont, *nolens volens*, à plus ou moins longue échéance,

contraints de proposer, ne fussent que comme les conditions de sauvegarde de l'avancée, le tracé de la nouvelle trajectoire du corps social.

La réalité sociale doit se construire concrètement, l'espérance révolutionnaire, comme principe supérieur, comme principe archétype de cette exigence, la tisser de toutes les représentations qui animent ou rencontrent la nouvelle esquisse. Hier, liberté, égalité, démocratie. Aujourd'hui, aussi, indissolublement, liberté, égalité, démocratie mais qu'il faut apprendre impérativement à décliner d'une autre manière, si l'on veut faire passer des temps modernes à la post-modernité, de la révolution à la révolution post-moderne, et sauvegarder cette nouveauté toujours recommencée de l'idée de révolution, à la source même de son irrésistible force motrice, mobilisatrice des énergies éparses.

La révolution post-moderne évitera le risque d'enlèvement à condition que ses acteurs prennent acte d'une double urgence : celle-ci, à son tour, dicte, sur la scène sociale, la nouvelle déclinaison des objectifs que se fixe l'espérance historique :

1/ Un redécoupage de l'espace socio-symbolique sous lequel le principe d'égalité pourra alors se renouveler.

2/ L'homogénéisation des libertés particulières par la raison de l'État-nation, raison guidée par le droit, seul garant, hier comme aujourd'hui, de la liberté générale qui transcende à la fois droits de l'individu et droits du citoyen.

Et selon la leçon pérenne des Idéologues, réaliser ces objectifs à travers la création d'institutions culturelles et politiques, ferment unique de la transformation des mœurs, des comportements, des habitudes, et, par suite, des représentations et des lois.

Reste bien entendu l'autre scène, ensemble soutien et régulateur de la scène collective où s'articulent l'action à la représentation par et dans la liaison des spires de la passion à celles du discours. L'espérance révolutionnaire tient à cette fragilité toute aléatoire de l'historicité : réussir à la fois la distinction et la fusion, tenir ensemble les deux bouts de la chaîne du discours socio-symbolique commun, ce qui unit, ce qui sépare.

Aussi chaque individu pour être en même temps citoyen devra-t-il faire pour son compte la jonction pratique entre les deux systèmes de coordonnées ou de références socio-symboliques que nous évoquions un peu plus haut : celles libres et spontanées de l'ordre naturel, lieux de naissance des solidarités humaines, et celles artificielles et rationnelles de l'ordre social construit, lieux d'épanouissement des responsabilités des citoyens en tant qu'ils apprennent la nécessité de la soumission à la généralité des lois qu'ils se seront eux-mêmes données. Tant est vrai qu'il ne peut exister un dialogue de cultures mais seulement d'individus de cultures diverses qui auront appris à harmoniser leurs différences en respectant les lois propres au corps social et politique auxquels ils appartiennent et qui font son intégrité. Et de là, on ne le répétera jamais assez, l'urgence de mettre en place un système efficace, égalitaire et laïc d'instruction et d'éducation publique.

Si le projet révolutionnaire est ainsi compris, à la fois donc comme un modèle-référence aux valeurs démocratiques pérennes de liberté et d'égalité par le droit et comme légende re-créatrice, on acceptera que la double nature principielle de son fondement est ce qui fait, en même temps que sa force d'imprégnation socio-symbolique, le ressort de l'action politique de ses acteurs, et par là son efficacité historique et son inextinguible nouveauté.

## **5. Le vierge, le vivace, le bel aujourd'hui**

Nous proposons, pour terminer, de voir la Révolution comme un seuil historique obligé, que les acteurs sociaux doivent emprunter et franchir audacieusement, quand la crise a atteint son point de suffocation. Alors, ces acteurs pourront peut-être — peut-être, car rien n'est sûr dans la marche toute stochastique de l'Histoire — créer, re-créer sous l'impulsion d'un principe supérieur qui leur est immanent : le principe d'espérance historique. Créer, re-créer, les ménagements, les médiations socio-symboliques nécessaires au fonctionnement, le moins heurté possible, de cette dialectique entre l'universel et le singulier, le général et le

particulier qui structurerait, jadis, notre insaisissable sociabilité, naguère, nos luttes, constitutive, aujourd'hui, de notre incertaine certitude des appartenances.

C'est peut-être le prix à payer pour que se perpétue et se re-produise la vie sociale, la façon qu'ont les citoyens de reconnaître le travail souterrain mais en proportion irrépressible de l'activité mimésique, cette force à la fois créatrice et imitatrice-répétitrice qui distingue dans les sociétés humaines leur élaboration historique. Sans oublier de compter aussi dans le développement indéfini de la spirale révolutionnaire, le poids de l'en-deça de la mimésis, l'imaginaire, partie prenante des représentations symboliques et des pratiques sociales. Rêve utopique d'un projet régénérateur, mythe archétype qui met fin à l'ancien et qui inaugure la nouvelle cadence de la réalité, l'encore-toujours impensé mais qui devient pensable dès lors qu'advient le temps de la Révolution. C'est cette espérance qui permet aux hommes, à condition qu'ils veuillent et qu'ils puissent tenir les deux bouts de la chaîne, d'instaurer le changement dans la répétition-recréation de leurs institutions. C'est dans ce jeu dynamique de bascule historique que se révèle alors le mieux la fertilité du politique à l'horizon de la Révolution.

Dans les tensions conflictuelles qui font le mouvement de l'histoire, l'activité mimésique, politique et révolutionnaire, a une fonction ambiguë. Elle vient, centrale et obscure, tout à la fois, combler, saturer, déborder la nature et la culture jusqu'à déterminer la nouvelle donne sociale dans l'espoir d'établir le plus grand bonheur du plus grand nombre. À son tour, chaque nouvelle figure du corps social laisse lentement s'effacer, mais jamais tout à fait, les traces des effets révolutionnaires sur les États-nations.

L'activité mimésique implémentant le projet révolutionnaire, moderne ou post-moderne, indifféremment, sans surtout oublier la menace des « barbares », opportunistes de tout crin, mercenaires, terroristes, fanatiques, qui la compose nécessairement pour faire de la révolution la forme privilégiée de l'action historique, se laissera donc apercevoir, comme le nerf même du politique, l'inventeur agonique de toutes les formes nouvelles de l'ordre qu'il fait éclore.

### **Josiane Boulad-Ayoub**

Chaire Unesco de philosophie au Canada

Octobre 2011

1 J'ai été témoin, cet été, de manifestants à Alexandrie, se réclamant explicitement de la Révolution française, et défilant en demandant plus d'éducation et une nouvelle Constitution. Étaient-ce les mêmes qui, un mois auparavant, avait incendié les bâtiments, symboles du pouvoir et de l'ordre ancien : l'hôtel de ville, les postes de police, etc... ? Des gens plus rassis invoquent aussi la révolution comme état de fait, nouvel horizon indépassable avec quoi il faut composer mais demeurer sceptique car sait-on « qui tire les ficelles ? ». Un vieux batelier, passablement désabusé, que j'interrogeais me dit : « eh bien, on suit la vague, comme toujours. Maintenant c'est celle de la Révolution. On verra bien. »

2 J'ai été frappée, cet été, pendant mon séjour à Alexandrie, de ce sentiment dominant de liberté dont me faisaient part, les gens de toutes classes qui s'adressaient à moi, sentiment auquel se mêlait la fierté mais aussi l'impatience devant la lenteur des changements réels, tout cela sur un fond préoccupant de licence et d'agitation pendant le temps de transition ressenti comme inévitable. Je comparais avec ce que je savais d'après les textes et les témoignages de la Révolution française qui font tout de suite état non seulement d'un enthousiasme débordant et communicatif mais surtout d'action immédiate et concrète initiée par les comités créés par l'Assemblée nationale, et diligentés avec des mandats précis, en particulier le célèbre comité d'instruction publique. Les procès-verbaux enregistrent des séances continues, jour et soir, qui se terminent presque toujours par la mention des décisions à exécuter sur le champ ou encore des décrets et des articles à voter immédiatement.

3. J'ai constaté encore une fois les jeux malicieux de la mimésis en lisant sur une pancarte brandie sur la Place du Peuple, ci-devant Place Victoria, la citation reprise comme manifeste-slogan de la nouvelle épiphanie de la Révolution, à cette exception presque Sire était orthographié Sir ; ignorance orthographique ou déplacement du tyran ? Le nouvel oppresseur contre lequel se déchaîne la Révolution du peuple n'est plus le monarque, le trône mais bien le dominant anglais, la banque, la finance !

4. Oserai-je dire que les révolutions arabes, à les évaluer selon ce critère, ne sont en fin de compte que des émeutes collectives n'ayant réussi à déboulonner que les figures du chef. Je ne vois aucun comité au travail, aucun parti s'organiser, aucun ordre nouveau, laïc, égalitaire, juste, s'établir progressivement. En revanche, ce que j'ai constaté c'est un renforcement de prières, de muezzins tonitruants, une recrudescence de femmes voilées, une régression de comportements aux temps moyennâgeux. La religion l'aurait-elle emportée sur le politique ? Allah sur les mânes des grandes figures révolutionnaires ? Le passé sur l'avenir ? Le repli sur soi sur l'ouverture ? Une dévotion effrénée, semble occulter tout autre sentiment autre que celui de liberté, et faire taire esprit critique ou revendications anti-inegalités et progressistes : on ne s'occupe ni d'éducation, ni d'hôpitaux, ni des miséreux, ni de l'état des rues défoncées, des feux de circulation évanouis, de l'éclairage des rues absent ou défectueux, des poubelles non vidées, de l'absence de police, pis on s'en désintéresse, en répétant comme une mantra : la révolution a réussi ! Et qu'on ne me dise pas que le peuple attend les élections. Je frémis en pensant à ce jugement de Rousseau sur la *Polysydonie de l'Abbé de Saint-Pierre* pour avertir des ravages terribles de l'événement : « [...] La seule introduction du scrutin devait faire une renversement épouvantable et donner plutôt un mouvement convulsif et continu à chaque partie qu'une nouvelle vigueur au corps. Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la monarchie française ! Qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets qu'il peut produire ? » Bref, je dirais qu'on a la Révolution qu'on mérite, comme on a le gouvernement que l'on mérite !

5. Un souhait qui revient comme un refrain, ponctuant n'importe quel discours, ou même simple conversation : « nous avons besoin de *nizam* », ce qui signifie à la fois ordre et organisation, mais poursuit-on, « il y a longtemps que nous ne connaissons plus cela ». Mais cette sorte de *nizam* se construit, jour après jour, constitue une conquête intentionnelle quotidienne sur le laisser-aller, plus facile. On doit l'inculquer, avec le sens civique, dans les écoles, jusqu'à ce qu'il devienne une habitude. C'est la leçon des Idéologues qui impegnaient ces sentiments civiques, par le discours, certes, mais surtout par les fêtes, les sanctions, les récompenses qui agissent sur le corps, et lui font prendre « le pli », comme ils le théorisaient, de l'habitude.

6. J'ai observé, au Caire comme à Alexandrie, qu'aux photos de Moubarak, autrefois omni présentes, se substituent, dans les boutiques, des formules religieuses tirées du Coran, des photos d'icônes révolutionnaires, comme le Che – au profil légèrement arabisé – ou encore, sur les murs, d'inscriptions proclamant : « Égypte, on t'aime ».

7. Pour l'instant, malheureusement on n'observe guère en Égypte une quelconque trace d'esprit public ; la (nouvelle) liberté est confondue avec les caprices de l'individu. J'ai été témoin d'une scène passablement drôlatique dans la boutique d'un fleuriste où j'étais entrée pour acheter quelques roses. Le patron et son commis se disputaient violemment au motif que le commis ne voulait venir désormais travailler que sur le coup de midi, étant donné que c'était la révolution et que son patron n'avait pas le droit de lui commander. Le patron a fini par le renvoyer en le traitant de « magnoun », c'est-à-dire de possédé, de déséquilibré !

